

# MATERIALI

---



Proponiamo al lettore una scelta di testi inediti di Antonin Artaud, estratti dai testi preparatori della Conférence du Vieux-Colombiuer, cui l'articolo di Bocchiola-Cavagna si riferisce.

A. Artaud (1947a), *Histoire vécu d'Artaud-Mômo*, in *CEC*, vol. XXVI, Gallimard, Paris 1994, pp. 9-17.



Antonin Artaud nasce a Marsiglia il 4 settembre 1896 in una famiglia di piccoli armatori. Al Liceo compone le prime poesie e novelle brevi. Nel 1914 ha la sua prima crisi depressiva, cui seguiranno diversi soggiorni in case di cura, in Francia e Svizzera. Gli viene prescritta l'ingestione di oppio. Nel 1920 approda a Parigi per dedicarsi al teatro e nel 1921 viene ingaggiato nell'Atelier di C. Dullin, iniziando così una movimentata e travagliata carriera d'attore teatrale e cinematografico (suo il ruolo del monaco Massieu, ne *La Passion de Jeanne d'Arc* di Dreyer, del 1927). In questi anni numerosi sono i tentativi di disintossicazione dall'oppio e le crisi depressive con ideazione suicidaria. Si avvicina al movimento surrealista e stabilisce relazioni con il mondo della cultura parigina, di cui è a pieno titolo un protagonista. Nel 1924, pubblica la famosa *Correspondance avec Jacques Rivière*, e nel 1925 i volumetti *Le Pèse-Nerfs* e *L'Omblic des Limbes*, dove mette a tema la propria impossibilità di creare e il dispositivo di sottrazione dei pensieri cui si sente esposto.

Nei primi anni Trenta compone i grandi scritti teatrali, raccolti in *Le Théâtre et son double* (1938), tra i quali ricordiamo: *Sur le Théâtre Balinais*, *La Mise en scène et la Métaphysique*, *Le Théâtre Alchimique*, *Le Théâtre de la cruauté*, *Le Théâtre de Séraphin*, *Un athlétisme affectif*. Nel 1935, porta in scena il suo unico spettacolo come regista, *Le Cenci*, una tragedia ispirata a Shelley e Stendhal che sarà un fallimento di critica e finanziario, ma i suoi scritti teatrali segneranno la storia teatrale del Novecento. Nel 1936 parte per un lungo viaggio in Messico, dove terrà conferenze e si inserirà nella vita intellettuale del paese. I testi del periodo messicano verranno raccolti nel volumetto dei *Messages Révolutionnaires*, pubblicato postumo. In questo periodo trascorre un mese presso gli indiani Tarahumara, facendo esperienza del peyote. Al suo ritorno in Europa fa ancora diversi tentativi di disintossicazione dagli oppiacei ma le sue condizioni psichiche peggiorano. Pubblica, nel giugno 1937, *Les Nouvelles Révélations de l'Etre*, senza nome dell'autore e con la dicitura: *Le Révélé*. Altri suoi testi vengono pubblicati omettendo su sua richiesta il nome dell'autore, tra cui la raccolta *D'un voyage au pays de Tarahumara* (1937). È l'inizio di una discesa negli inferi della sofferenza psichica. Nell'agosto del '37 parte per l'Irlanda, per restituire agli irlandesi quella che crede essere la canna di San Patrizio, un bastone nodoso avuto in dono dalla moglie del pittore Kristian Tonny. Viene arrestato per vagabondaggio ed espulso. Sbarcato a Le Havre viene condotto all'Hôpital General. Inizia una lunga vicenda di internamenti, in con-

dizioni sanitarie, igieniche e mentali sempre più precarie. Finalmente, nel 1943, approda all'ospedale psichiatrico di Rodez, fuori dalla zona di occupazione nazista, dove resterà fino al maggio del 1946. Qui, il dr. Ferdière, suo medico curante, oltre a somministrargli diverse serie di elettrochoc, lo sollecita a riprendere il lavoro della scrittura. Nel settembre del 1943 riprende a firmare alcuni lavori con il proprio nome e infine, nel gennaio 1945, inizia la serie dei famosi *Cahiers des Rodez* oltre a tornare al disegno con i famosi *Grandes Dessins*. Nel febbraio del 1946 l'interessamento e l'amicizia del mondo della cultura parigina, rende possibile il suo ritorno a Parigi. Da questo momento fino alla sua morte Artaud sarà immerso in un processo creativo senza eguali, Nascono le sue opere più importanti: *Artaud le Môme* (1947), *Van Gogh, le suicidé de la société* (1947), la conferenza *Histoire vécue d'Artaud-Môme* (1947) e la trasmissione radiofonica *Pour en finir avec le jugement de Dieu* (1948). Muore il 4 marzo del 1948. Le sue opere sono riunite nei XXVIII volumi delle *Oeuvres Complètes* presso Gallimard.

*Andrea Bocchiola*

## Textes préparatoires

**pra kourks  
roukaz urabela  
rukavela  
a papa rëlitz**

Des cavernes entières de corps agglutinés maintiennent la vie dans ses fausses formes.

En outre, cette vie n'est qu'un cadre, une plaisanterie, une façade sinistre, en réalité tout est truqué.

Nous ne sommes là, nous, quelques-uns, que pour servir d'engrais au tas, aux autres, à la *masse* amorphe qui mange dans nos corps et pense dans nos cerveaux, jouit et bande dans nos sexes prolifiques.

Protestation, non,  
accusation, non,  
condamnation, exécution.

J'ai passé le stade de la protestation.

On envoûte, la masse envoûte, les individus envoûtent.  
Tout le monde le sait. Personne ne dit mot.

On ne me pissera pas éternellement sur la gueule.

Je suis seul à pouvoir de l'être parce que je suis le seul à savoir par antécédente expérience que l'être n'existe pas.

Oui, oui, moi, Antonin Artaud, 50 piges, 4 septembre 1896 à Marseille, Bouches-du-Rhône, France, je suis ce vieil Artaud, nom étymologique du néant, et qui bientôt aussi abandonnera cette étymologie avec tous les acides éthymines, liliques, éthynimes, thyliques, éthyliques, taliques, manimanés, thymisiliques, éthy-lamétiques, patriques, taltiques et taltaliques, et manimanétiques de manitou, maniques, éthanes, et métamniques, QU'ELLE CONTIENT.

Mes ennemis sont des hommes qui mangent et chient et non des esprits.  
 Ça n'existe pas, les esprits.  
 Ce n'est qu'une bave sortie de l'homme, une sorte de tempo *dédoublé* de sa vie.  
 Qui dit: Je suis esprit, n'est qu'un double et avoue sa race de double et c'est tout.  
 Car un esprit n'est plus en vie.

radar  
 tabul ça bizar  
 radar tabul  
 ça ta rulde  
 ala bizar  
 radar ta bulde  
 ala putar

ramul ta put  
 topoume  
 aromune

ramun ta même  
 à la pûne

1 2  
 fruim puim  
 pam pan pam pan

1 2  
 1 2 3 4 piques  
 1 2  
 1 2 3 4  
 Etc.,

bassin

fram fram  
 baun

virtin  
 etc.,  
 etc.

Faire le choses ave ce que je vente et non que je sais  
 car je ne sais jamais rien,  
 en finir avec cette idée du principe y référent,

les choses sont l'invention sans fin,  
 sans principe ni institution,  
 elles n'ont pas d'être,  
 il n'y a pas d'être qu'elles soient ou puissent rester être auquel jamais se référer,  
 pas d'être que rien puisse rester.

Car les choses ne sont pas un être, elles n'ont pas en elles d'être qui puisse les forcer à être ceci ou cela, comme ceci ou comme cela, les désigner par une distinction personnelle, ce qu'en haute philosophie d'école on appellerait une soi-qualité. Elles n'ont pas de qualité, et pas qualité pour nous emmerder.

Il faut qu'elles passent.  
 Tout doit passer.  
 Et rien rester.  
 Rien ne peut jamais rester,  
 mais tout reste rien,  
 se réduit à n'être que rien.

Si on a l'impudeur imbécile de vouloir le considérer de l'angle, l'angle ou le situer et d'où le jinger, d'où le situer et le *perjurer*. – Le parjurer.

J'ai dit plus haut une soi-qualité,  
 je dis vertu de distinctivité.  
 C'est un peu scolaire mais j'y arriverai.

Les choses ne se désignent pas en être, en tant qu'être, en tant que valeur qu'elles seraient, de par la valeur qu'elles auraient.

Pour qu'il y ait valeur il faut la mirer. Et c'est du voyeur et non de la voyance.  
*Bien.*

Car l'être c'est ce à quoi s'attarder.  
 Et pour être il faut demeurer. Demeurer ce qu'on apparaît et le rester. Demeurer ce qu'on se sent être.

Et qu'est-ce que c'est de se sentir l'être?

C'est compliqué. Très compliqué si on veut vriller ça au plus près.

Ça s'appelle demeurer *attaché* comme la tige sur son pied et la fleur sur le montant de la tige

que j'appelle, moi, élan attigé.

Trop tôt, me dit l'esprit. Tu as voulu faire trop tôt ton coq-à-l'âne, ton pied de nez, ton ventre saint-gris, ton appontage fadé, montrer ta trouvaille sans la motiver.

Car l'être, est-ce l'état qu'on touche, faut-il le toucher ou non le toucher?

Et suffit-il de s'y sentir nature,  
 pour en être dénaturé?

Est-ce développement de qualité?  
 ou développement à perpétuité?

Ces petites coupoles pointues de Perse représentent très bien cet attachement à un être faux quand celui qui s'y est attaché n'est que l'individualité d'une sous-

bourse, d'une babine sur-testiculaire de la peau abjecte des couillons, la langue gâteuse de la peau des bourses, le désir infect du vieillard pour l'enfant.

Or moi qui n'ai cessé de voir cela, je ne m'en souviens pas.

C'est fortisch.

**ma lil trac  
ra del ticalike  
tada like  
adel tagal**

Les hommes ne vivent qu'en fonction de l'idée que d'eux ils font maintenir en moi et non d'eux-mêmes;

d'eux-mêmes ils éclatent instantanément sous la douleur,

et maintenir le prêtre est l'ignoble institution.

Maintenir le prêtre est l'ignoble institution sur laquelle depuis combien de défécades sinistres de siècles continue à vivre ce monde de chancres, de blennorrhagies, de pestes, de syphilis, de guerre, et de marché noir.

On y interdit l'opium à fin d'y favoriser la sortie du sperme rouge et que les soviets qui se sont emparés de l'Allemagne puissent, l'aphrodisiaque battant son plein, s'en donner à plein stupre à Unter den Linden.

La crapuleuse législation de 1916 sur les stupéfiants n'eut pas en effet d'autre origine que d'empêcher que la sexualité ne meure, car elle s'en allait, et d'en favoriser la crapuleuse

essence, le bas limon.

Car il y a dans l'opium une vertu de rebrassement qui fait que la conscience ne peut vivre qu'en se repoussant afin de trouver en elle mieux qu'elle.

Il y a dans l'opium une vertu terrible de fustigation des énergies devant laquelle il faut être un héros pour subsister, qui dit à la nature, au guerrier de l'effort vécu, de l'assaut mené: Donne encore ceci, puis encore ceci, tu peux plus et encore plus. Mais les hommes n'ont pas voulu vivre ainsi. Ça les fatiguait de toujours donner, puis encore donner pour reluire comme s'ils fulminaient.

Au fulminate ils ont préféré le sperme de l'électro-choc ou l'insuline de la sainte Marie (la sainte cire ovarique des testicules du bas cervelet).

C'est que l'opium dissuade de coïter, et qu'à la perte de tout orgasme possible ils ont préféré celle de l'héroïsme qui servait d'engrais.

C'est ainsi qu'à quelques rares exceptions de blockhaus près la dernière guerre n'a été faite que par des déroutiers.

Mais passons.

À la guerre a donc succédé le marché noir, tenu par tous ceux qui dans toute guerre ont toujours su se tirer des pieds.

Car aucune guerre ne vient du hasard et il y a toujours quelqu'un qui la déclenche et qui se garderait bien d'aller s'y faire tuer,  
 n'est-ce pas, Staline, ô cher maréchal des pompiers,  
 mais qui dit encore que vous n'êtes plus mort, mon cher pope, et n'y a-t-il pas en vous comme quelque chose d'un pope revenu et réintégré.

Ce ne sont pas les hommes qui sont coupables de l'ignoble état de choses actuel, disait dernièrement l'un des derniers seuls vrais amis que je me connaisse, le très cher André Breton, mais SUR les hommes les institutions.

Et moi je dis que les institutions ne sont pas des principes (il n'y en pas) ni des êtres,

mais des sortes de formes de fait, fabriquées et voulues, non par l'homme, mais par un certain nombre de malins qui sont hommes mais n'ont su vivre que de par la sottise qu'ils ont inculquée au genre humain afin de ne jamais plus, *eux*, vivre qu'en profitant du genre humain.

Et qu'est-ce que c'est que ces profiteurs? Ce sont des prêtres.

Baptisés ou non baptisés,  
 consacrés ou non consacrés,  
 mais prêtres

non de la religion de dieu, du christ, d'Allah, de Brahma ou de para-Brahma  
 mais par-dessus la religion et son principe qui ne tient pas et dont on se fout  
 prêtres d'une idée du moi,

de la plus sale idée du moi qu'ait enfantée la conscience, l'être d'un suprême goujat,

jubiler en soi et pour soi, pour joi que l'on est soi dans ça:

quoi ça?

Ça,

la gargamelle de bidon bidet à engloutir à pleine gamelle jusq'à s'en poulécher le pied. Et jouir c'est prendre son pied.

Et qu'est-ce que c'est.

L'aptitude à bien chichourler, à creuter le gros du basson, du rot vide dans l'esprit pet, à glater la mamelle basse à giler.

Cette espèce de componction princière qu'on peut mettre à se déguster quand on n'est pas soi-même l'os à moelle mais que c'est l'autre qu'on a à piner.

Et moi, Artaud, je vois cela du petit côté parce que je ne suis qu'homme et que l'esprit pense que ce dont il profite dans ses couilles ce n'est pas un homme mais dieu tout entier et il sait que ce dieu est un homme qui fournit toute la moelle à téter.

Parce que je suis bon.

Or ce que je suis et je veux, je le sais et n'ai pas à la dire. Ce que je dis sont des bombes contre les curieux et c'est tout.

Je n'ai pas fait de moelle de veau par ma souffrance ni du cerveau.

Je n'ai rien fait du tout.

J'ai souffert. Je souffre.

Ce n'est pas bon à boire.

Ça ne laisse pas de résidu.

Le résidu et la poussière sont de vieilles idées foutues que je ne comprends pas.

L'idée que tout ce que le cerveau peut enfanter de meilleur est contenu et distillé dans le phallus

et tout ce que les moelles peuvent contenir de possibilité un être en se gargarisant et du corps et de la volonté en a sorti l'idée du phallus et l'a incrustée dans le corps comme une fatidicité latente.

L'homme est né et fait pour jouir d'Artaud qui ne voulait jamais jouir de rien.

Il refusait l'être au passage et le damnait, alors l'être a pris conscience de ce qu'il était et l'a damné, lui, et condamné à lui fournir sa jouissance, jubiler de ce fait qu'on goûte au cœur de l'éternité à jamais et qu'on le déguste comme une huître fadée.

Le fade étant ce qui toujours a fourni de quoi dépasser le suprême plaisir.

Se réjouir donc de cette conquête insensée par bactom bas de borgom bega ba.

Or non seulement je ne le veux pas mais je cherche une chose qui

est le sevrage

dans le repos

par épaissement de corps

et l'idée que j'ai eue à propos de cet épaissement et de ce qu'il donne de renforcé pour moi

non seulement le dénommé Satan qui a pitié de tout le temps me prendre ne l'a pas vue

mais en croyant qu'il me voyait, moi,

sur un plan si déterminant

et qu'il m'y précédait comme toujours

s'est, lui, vraiment coincé sur un point définitivement paralysant,

sa croyance que je ne suis qu'un enfant dans l'être et par rapport à l'être dieu qu'il représente dans l'idée de prendre et déguster un infini fourniment

quand on ne fournit que ce qu'on [a] *préparé* et après il n'y en plus.

Il se peut que j'ai *beaucoup* préparé et qu'on m'ait tout volé

mais c'est *mangé*

et il va falloir remplacer.

Et macache bono.

La question est que Satan n'est pas ce jouisseur du cu pris dans mon cu avec le saint-esprit mais cette force de tous les non vers un objet à attraper.

Qui je suis?

Boum Boum Pouf Pouf

patoum ponouf

Artaud Antonin,

Antonin Artaud,

ne pas tourner vers le chimpanzé, le ouistitisme.

La construction du monde,  
la constitution, l'institution,  
par contre  
le que je suis seul à avoir corps et savoir ce que c'est que l'être et qu'il n'existe pas.  
Ne même pas penser à une reconstitution c'est penser à institution,  
élaguer,  
le reste viendra  
et il ne restera plus qu'à façonner sans pensée.

Car ce qui est terrible dans les rêves c'est qu'ils sont tous des réalités.

Artaud le sortant bardé de là qu'où le problème est tous vidé.

Satan est donc cette bacchanale de la joie des êtres de disposer d'une disponibilité et qui la creusent à l'infini du mauvais côté.

Je suis plein de joies que je ne veux pas prendre et dont je vais tarir la source d'un bloc car ça crée des jaloux.

